

YAD VASHEM

LE LIEN FRANCOPHONE

Jérusalem, septembre 2021, no 74



Photographie
de la salle d'audience
Archives de Yad Vashem

"A mes côtés se tiennent 6 millions d'accusateurs"

Les 60 ans du procès Eichmann (Pages 2 à 4)

EICHMANN : L'HISTOIRE D'UN PROCÈS

”

“Lorsque je me tiens devant vous, juges d’Israël, pour mener le procès d’Adolf Eichmann, je ne suis pas seul. A mes côtés, se tiennent six millions d’accusateurs.”

Le procureur général Gideon Hausner, dans son discours d’ouverture lors du procès d’Adolf Eichmann

En avril 1961, débutait à Jérusalem le procès d’Adolf Eichmann, personnage subalterne de la machine de guerre du Reich, mais pivot central dans l’extermination des Juifs.

60 ans plus tard, Yad Vashem propose une exposition en ligne : [le procès Eichmann. « A mes côtés se tiennent six millions d’accusateurs »](#). L’occasion de revenir sur la chronologie des événements : la traque d’Eichmann, sa capture, les préparatifs du procès et son impact sur la prise de conscience de la Shoah, retracés à partir de documents et photographies des Archives de Yad Vashem.

Ricardo Klement vs. Adolf Eichmann

Adolf Eichmann voit le jour à Solingen, Allemagne, en 1906. Dès 1932, il rejoint le parti nazi et les rangs SS. Rien ne peut alors laisser indiquer le rôle clé qu’il jouera par la suite. Alors que la politique nazie évolue vers un processus d’extermination, cet homme, soucieux de son statut, avide de pouvoir et frustré par la mauvaise appréciation dont il fait l’objet au sein de l’appareil nazi, change la nature de ses activités et devient l’organisateur

en chef de la “Solution finale”. Son implication se caractérise sur le terrain par la recherche d’un perfectionnisme, d’une rigueur et surtout, d’une détermination extrême.

En décembre 1944, Eichmann rentre en Allemagne. En 1950, il bénéficie d’un “certificat d’indulgence” de l’Église catholique et se rend en Argentine sous la fausse identité de “Ricardo Klement”. Sa femme et ses enfants le rejoignent en 1952.

Très vite, les services de renseignement de l’Allemagne de l’Ouest et des États-Unis ont la certitude qu’Eichmann se trouve en Amérique du Sud. Les agents du Mossad israélien lancent alors une chasse à l’homme qui s’achève par la capture du fugitif nazi, le 11 mai 1960. L’équipe chargée de son enlèvement comprend : Rafi Eitan, Peter Malkin, Zvi Aharoni et Moshe Tabor, sous le commandement du chef du Mossad Isser Harel et avec le soutien du Premier ministre David Ben Gourion. Pendant l’interrogatoire, Eichmann reconnaît sa véritable identité et signe un document sur lequel il consent à être jugé en Israël. Onze jours plus tard, il est transporté clandestinement sur un avion de ligne El Al.

Le 23 mai 1960, le Premier ministre israélien annonce à la Knesset la capture d’Eichmann et son extradition. La nouvelle prend de court l’opinion publique, en Israël et dans le monde.

Donner la parole aux rescapés

Un an plus tard, débute un procès historique. La première audience



Abba Kovner témoigne au procès Eichmann (Archives nationales)



Eichmann, RSHA (Bureau central de la sécurité du Reich), 1942 (Yad Vashem)



Eichmann, les yeux bandés, conduit vers l’avion d’El Al qui le ramène en Israël, 1960 (Zvi Aharoni, Angleterre)

du dossier 40/61 s’ouvre le 11 avril 1961 à Jérusalem, au terme d’une préparation minutieuse. Le “Bureau 06”, mis sur pied par la police israélienne, coopère avec Yad Vashem pour rassembler quelque 1 600 pièces à conviction, auditionner les témoins et établir la ligne de l’accusation.

Des historiens et chercheurs sont appelés à la barre, ainsi que 108 survivants. Leurs récits vont permettre de dérouler un compte rendu des crimes d’Eichmann. Contrairement aux plaidoiries de Nuremberg qui reposaient essentiellement sur des documents écrits, le procès Eichmann place, pour la première fois, la parole des rescapés sur le devant de la scène.

Eichmann est inculpé de 15 chefs d’accusation, dont crimes contre le peuple juif et contre l’humanité. La ligne de défense consiste à ne pas contester l’acte d’accusation, mais à minimiser la responsabilité de l’accusé, présenté comme “un petit rouage de l’appareil d’État”, sans influence sur la planification et le fonctionnement de la machine à tuer. Elle tente de démontrer l’incapacité hiérarchique d’Eichmann à défier les instructions de ses supérieurs. Mais les documents et témoignages fournis

par Yad Vashem prouvent qu’en dépit de son rang relativement bas, l’accusé a constitué un personnage d’influence pour expulser les Juifs vers les ghettos de l’Est et déporter des centaines de milliers d’entre eux vers les camps de la mort. Les juges relèveront aussi sa détermination à poursuivre à tout prix la déportation des Juifs hongrois vers Auschwitz, fin 1944, alors que le Troisième Reich est au bord de l’effondrement, même contre l’avis de ses supérieurs.

Le 13 décembre 1961, Adolf Eichmann est reconnu coupable de la plupart des chefs d’accusation et, le 15 du même mois, condamné à mort. L’appel devant la Cour suprême et la demande de grâce au président de l’époque, Yitzhak Ben Zvi, seront rejetés.

Eichmann est exécuté par pendaison à la prison de Ramla, dans la nuit du 31 mai au 1er juin 1962. Lors de ses derniers instants, il exprime son amour et sa loyauté indéfectibles envers l’Allemagne et l’Argentine. Après incinération de son corps, ses cendres sont dispersées en mer, hors des eaux territoriales israéliennes.

Un procès exemplaire

Au terme des audiences, des juristes du monde entier notent

l’impartialité des juges et leur stricte adhésion au principe d’un procès équitable.

Les débats sont retransmis en direct par la radio “Kol Yisrael”, suivis par des centaines de milliers d’Israéliens, en particulier les témoignages des survivants. Des centaines de journalistes des 4 coins de la planète sont venus couvrir l’évènement.

Le procès pose la première pierre d’un long processus de plusieurs années pour conduire à une prise de conscience de la Shoah, en Israël et dans le monde ; il brise le tabou qu’avaient de nombreux Israéliens et Juifs à aborder le sujet. La parole des témoins appelés à raconter leurs expériences de la Shoah ne laisse personne indifférent et rappellent l’existence des rescapés en Israël.

Les audiences ont un impact significatif sur les jeunes Israéliens et Juifs pour qui la Shoah n’était qu’une question lointaine et abstraite. Le procès va initier un processus de transmission qui aboutira dans les années 1980 et 1990 à des visites scolaires en Pologne, et à l’écriture d’essais par de jeunes auteurs pour qui la Shoah fait désormais partie intégrante de leur identité.

Enfin, le procès a révolutionné le statut et l’importance de Yad Vashem qui a fourni les bases de recherche lors de la préparation du procès. Depuis, l’institution a progressivement acquis sa place en tant que centre de ressources international le plus complet pour la mémoire de la Shoah.

LE PROCÈS EICHMANN REVISITÉ

Pour le 60e anniversaire du procès Eichmann, l'Institut international de recherche sur la Shoah de Yad Vashem organisait une conférence en ligne. Parmi les conférenciers : Roni Stauber, directeur académique de la bibliothèque Wiener, professeur au département d'histoire juive de l'Université de Tel Aviv et membre du comité académique de Yad Vashem.

Pourquoi cette conférence ?

Ce procès a suscité l'intérêt de la communauté internationale, et révélé au monde entier l'ampleur des atrocités nazies dont celles d'Adolf Eichmann chef de la section des affaires juives de la Gestapo. Il a eu, surtout, un réel impact sur la société israélienne, en particulier sur la cristallisation de la conscience de la Shoah. Si les études publiées en Israël ont principalement mis l'accent sur le contexte interne israélien, mes recherches récentes ont révélé une grande préoccupation pour le droit international, et pour les aspects diplomatiques et de renseignement complexes, que j'ai compris à l'ombre de la guerre froide. En l'absence de sources d'archives, ces questions n'ont reçu que peu d'écho, alors qu'elles intéressent le grand public. Ces dernières années, les juristes ont davantage insisté sur l'impact du procès Eichmann en matière de droit international. Nous avons donc pensé qu'il serait utile de marquer les 60 ans du procès en évoquant les recherches sur ces sujets moins connus.

Quels sujets ont été abordés ?

La conférence a examiné les questions diplomatiques, juridiques et médiatiques qui ont surgi dans le contexte des préparatifs et pendant le procès (1960-1962). Nous avons abordé la contribution du procès Eichmann au droit international et à l'historiographie de la Shoah, ainsi que son impact sur la conscience du génocide des Juifs par les nazis dans divers pays. Nous avons également examiné l'attitude de l'Allemagne de l'Ouest vis-à-vis du procès, son impact sur le développement de la conscience de la Shoah en Allemagne et l'attitude des Allemands face à ce sombre passé. Enfin, nous nous sommes intéressés à la montée de l'antisémitisme en Argentine dans le contexte du procès, et à l'influence de la capture d'Eichmann et de son jugement sur la conscience de la Shoah aux Pays-Bas.

Qu'en est-il de l'Europe de l'Est ?

Trois conférences ont porté sur la relation complexe qu'entretiennent les pays d'Europe de l'Est à l'égard du jugement du criminel nazi. Certains pays comme la Pologne ou la Hongrie ont émis des réserves pour coopérer avec le ministère public israélien - au contraire de la Yougoslavie, qui a transféré de nombreux documents à Israël. L'Union soviétique, elle, a d'abord fait part de son soutien, avant de faire marche arrière en raison des relations israélo-allemandes. Elle peine également à reconnaître l'unicité de la Shoah et la collaboration de certaines populations de ses différentes républiques avec les nazis.

En coopération avec le Centre Minerva pour les droits de l'homme de la faculté Buchmann de Tel-Aviv, la bibliothèque Wiener sur la Shoah et l'Institut Polin pour l'histoire des Juifs polonais, avec le soutien de la Fondation Gutwirth.



LES ORCHESTRES JUIFS DANS LES CAMPS NAZIS

“ON PEUT PARLER DE SADISME MUSICAL”



Le 30 juillet 1942, l'orchestre de Mauthausen escorte les prisonniers vers leur exécution. (Yad Vashem)

Dans le cadre des rencontres Zoom du Bureau francophone des Relations internationales, nous avons accueilli Tamar Machado-Recanati, musicothérapeute, conférencière spécialiste de la musique des Juifs pendant la Shoah et la musicologue de l'équipe qui a conçu le nouveau musée d'histoire de la Shoah de Yad Vashem en 2005.

Quand les nazis ont-ils commencé à utiliser la musique pendant la Shoah ?

Des orchestres ont toujours existé dès la création des premiers camps, en 1933. Cependant, les premiers témoignages directement liés à la Shoah datent du début de la guerre. Dès l'invasion de la Pologne, les Allemands ont recours à la musique pour couvrir les cris des Juifs. Le 1er février 1940, les nazis s'emparent des 300 000 livres saints de la yeshiva de Lublin - pour les jeter sur la place. Le feu se consume pendant 24 heures. Tout autour, les Juifs rassemblés se

désolent devant cette catastrophe culturelle. Les Allemands font alors venir un orchestre pour jouer de la musique entraînante et couvrir leurs plaintes et leurs gémissements.

Pour les nazis, la musique est donc un moyen de camoufler leurs crimes ?

Nous avons beaucoup d'exemples d'orchestres destinés à masquer les cris des Juifs. C'est le cas par exemple lors du massacre de Babi Yar, en 1941. Les SS ordonnent aux Juifs de Kiev de se présenter le 29 septembre au matin, jour de Kippour, sous peine de mort. Plus de 33 000 Juifs sont rassemblés au bord d'un ravin de la forêt de Babi Yar, et pendant deux jours, sont massacrés. Certains qui ont réussi à s'échapper racontent que les Allemands avaient installés des haut-parleurs pour relayer la musique d'orchestres chargés de jouer des valses ou des chants joyeux, pour couvrir les cris des victimes. Cela se reproduit à

Majdanek, en novembre 1943. Là, les Allemands vont assassiner 18 000 Juifs du camp et 30 000 des sous-camps. Et à nouveau, ils entourent le camp de haut-parleurs pendant les deux jours que dure le massacre pour que la population ne puisse entendre les plaintes des Juifs.

Y avait-il des orchestres dans tous les camps d'extermination ?

Il y a eu 6 camps d'extermination pendant la Shoah : Chelmno, Belzec, Treblinka, Sobibor, Majdanek et Auschwitz-Birkenau. Dans tous ces camps, il y a eu des orchestres ou des chœurs. A l'exception de Chelmno, une sorte de camp sur roues dans la mesure où les Juifs - originaires du ghetto de Lodz pour la plupart - étaient tués dès leur arrivée, par asphyxie, dans des camions dont les pots d'échappement étaient dirigés à l'intérieur du véhicule. Il n'y avait pas de chambres à gaz à Chelmno. Dans les cinq autres camps d'extermination, il y a eu des orchestres, qui ont joué quelques mois ou quelques années, parfois pendant toute la période d'activité du camp.

Qui prenait la décision de créer un orchestre ?

Contrairement à ce que l'on peut croire, ce n'est pas un ordre d'Himmler, qui était à la tête des SS. A chaque fois, il s'agit d'une décision interne de chaque commandant de camp qui décide également du choix du répertoire, des musiciens, du lieu et du moment auquel l'orchestre doit jouer. Les orchestres ont l'obligation de s'exécuter non seulement pour le bon plaisir des SS ou du commandant du camp, mais ils doivent également connaître tout un répertoire de

musiques entraînantes, à jouer lors des tortures ou des exterminations.

Comment cela se passait-il à Auschwitz ?

Dans cet énorme complexe qu'était Auschwitz, nous pensons qu'il y avait six orchestres et un chœur : un orchestre et un chœur à Auschwitz I, au moins deux orchestres à Auschwitz II (Birkenau) qui comprenait l'essentiel des chambres à gaz et deux orchestres à Auschwitz III (Buna-Monowitz), où se trouvaient les grandes usines comme IG Farben. A Auschwitz I et II, les orchestres devaient jouer au départ et au retour des prisonniers pour les travaux forcés. Soit des marches, soit des chants antisémites. Les marches donnent un rythme, 1/2/3/4. Primo Levi racontera par la suite comment cette musique réussissait à faire marcher ces corps sans âme, comme des robots, et que sans elle, cela aurait pris des heures pour faire sortir et rentrer du camp les prisonniers épuisés.

Qu'en est-il des orchestres à l'entrée des chambres à gaz ?

Les orchestres des camps pouvaient être mixtes, c'est-à-dire composés de Juifs et de non-Juifs, parfois même ils pouvaient être sans Juifs, mais ceux qui jouaient à l'entrée des chambres à gaz étaient constitués exclusivement de musiciens juifs.

A Majdanek, en août 1943, arrive un transport comprenant 200 orphelins juifs, des nourrissons de quelques mois jusqu'à des enfants de 12 ans. Immédiatement, ils sont dirigés vers les chambres à gaz, pendant que l'orchestre reçoit l'ordre de jouer des berceuses yiddish. Vous pouvez imaginer ce que ressentent

les musiciens à cet instant, eux qui ont joué et chanté ces mélodies à leurs propres enfants, morts depuis longtemps déjà et qui accompagnent maintenant les derniers instants de ce groupe dont certains sont suffisamment grands pour savoir ce qui les attend. Les musiciens et les enfants comprennent pertinemment que ces musiques vont les endormir à jamais. On peut parler ici de sadisme musical.

A Belzec aussi, nous savons qu'un orchestre jouait à côté des chambres à gaz et pendant les tortures. A Auschwitz, en revanche, seul un rescapé a parlé d'un orchestre à l'entrée des chambres à gaz. Hormis cela, nous n'avons trouvé aucun autre témoignage faisant état d'un orchestre posté à cet endroit du camp. Ni parmi les survivants, ni parmi les kommandos juifs chargés de vider les corps, qui avaient enterré leurs témoignages alors qu'ils étaient prisonniers à Auschwitz.

Faire partie d'un orchestre augmentait-il les chances de survie ?

En général, appartenir à un orchestre constituait un passeport

pour la vie. La plupart du temps, les traitements réservés aux musiciens étaient meilleurs que ceux des autres prisonniers. Le récit de Szymon Laks, Juif français, chef d'orchestre de Birkenau entre 1943 et 1944, survivant, va dans ce sens. Nous avons également les témoignages des membres de l'orchestre de femmes d'Auschwitz, dirigées par Alma Rosé qui s'est battue pour leur obtenir des privilèges (*voir article ci-contre*).

Pour autant, tous n'ont pas traversé la Shoah. Les hommes et les femmes des orchestres n'avaient pas plus de valeur que les autres prisonniers. Ils ne devaient la vie qu'au fait de savoir jouer d'un instrument. Dans le camp de Janowska par exemple, avait été créé un orchestre d'excellents musiciens juifs, originaires de Lvov. Mais quand en 1943, les Allemands décident de tuer tous les Juifs du camp, ils n'épargneront pas les musiciens.

Aux yeux des nazis, les hommes et les femmes des orchestres étaient avant tout des prisonniers et des Juifs.



L'orchestre du camp de Janowska en Pologne jouait au départ et au retour des prisonniers pour les travaux forcés. (Yad Vashem)

ALMA ROSÉ, À LA TÊTE DE L'ORCHESTRE DE FEMMES DE BIRKENAU

En octobre 1942, Maria Mandl devient la *SS-Lagerführerin* (gardienne de camp) d'Auschwitz-Birkenau. Celle que l'on appelle la "bête féroce" veut mettre sur pied un orchestre de femmes. Fin décembre, elle recrute des musiciennes parmi les prisonnières. Elle confie la tête de l'ensemble à Sofia Czajkowska, une détenue polonaise, mais l'orchestre restera branlant, jusqu'en juillet 1943, avec l'arrivée d'un personnage hors du commun : Alma Rosé.

Alma Rosé est la nièce de Gustave Mahler, compositeur néoromantique autrichien et chef d'orchestre de l'Opéra de Vienne. La sœur de Gustave, Justine, épouse le musicien Arnold Rosenbaum, premier violon du Philharmonique de Vienne, qui change son nom en Rosé et crée le quatuor du même nom. Ils auront deux enfants, Alfred, violoncelliste et pianiste, et Alma, née en 1906, excellente violoniste formée par son père. Au terme d'un mariage raté avec le violoniste prodige tchèque Vasa Prihoda, Alma crée un orchestre de femmes, *Die Wiener Walzermädeln*, les valseuses viennoises : une initiative révolutionnaire en ce début des années 1930. Elle se montre très stricte avec ses musiciennes, tant au niveau du répertoire et des répétitions, qu'en matière de leurs tenues de scène. Son orchestre féminin rencontre un véritable succès à travers toute l'Europe. Mais dès 1933, l'Allemagne ferme ses scènes à cette musicienne

juive, et les problèmes s'intensifient avec l'Anschluss en 1938 pour tous les Juifs d'Autriche.

Alma s'installe alors en Hollande, où le public l'accueille à bras ouverts. Mais les lois nazies la contraignent d'abord à ne jouer que pour des Juifs, puis l'en empêchent complètement et l'obligent à trouver refuge chez une famille chrétienne. Dans sa cache des environs d'Amsterdam, elle ne peut jouer de violon. Une torture pour cette virtuose. Elle déprime. A l'automne 1942, elle décide de recouvrer l'air libre et son archet. Elle prend contact avec la résistance hollandaise pour rejoindre la Suisse. Arrêtée à Dijon, elle est envoyée à Drancy fin décembre 1942 d'où elle sera déportée le 17 juillet 1943 pour Birkenau, par le convoi 57.

Arrivée dans ce camp de la mort, elle est sélectionnée par le docteur Mengele. Elle demande à jouer du violon une dernière fois. Quand la kapo l'entend, elle reconnaît Alma Rosé et prévient la gardienne SS. Alma restera quelques jours dans la baraque de l'"Ange de la mort", épargnée par les expériences médicales, et consacrant ses nuits à jouer pour les malades. Maria Mandl la fait sortir et lui confie la direction de l'orchestre de femmes. Très vite, Alma n'accepte que des Juives, consciente de leur offrir un passeport pour la vie et réussit à améliorer les conditions de l'orchestre : répétitions en intérieur ; exemption de travaux forcés ; pause



Alma Rosé (Yad Vashem)

pendant la journée ; une paille pour deux et non pour huit. Le block de l'orchestre féminin à Birkenau sera le seul à bénéficier de draps, changés toutes les semaines, d'une douche par semaine, et d'un pain pour 4.

Mais Alma sait pertinemment que chacune d'entre elles ne doit la vie qu'à son instrument. Elle se montre sévère. Quand ses musiciennes ne jouent pas convenablement, elle leur montre la fumée qui s'échappe des crématoires, leur disant : "si vous continuez ainsi, c'est là-bas que nous finirons".

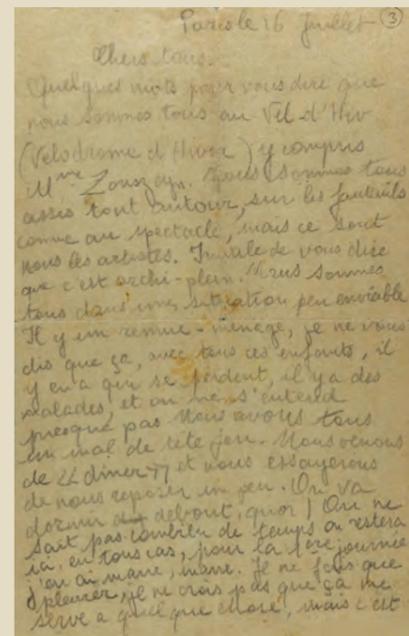
Le 2 avril 1944, Alma est invitée par Maria Mandl pour un concert privé. Au retour, elle se plaint d'un fort mal de tête. Alma Rosé décède le 4 avril 1944 pour un motif non clairement établi. On évoque une méningite, ou la possibilité d'un empoisonnement par des détenus jaloux. Elle aura droit à certains égards : vêtue d'une robe blanche, allongée sur un brancard recouvert d'un drap blanc, toutes les musiciennes jetteront une rose rouge sur son corps qui sera ensuite conduit au crématoire.

L'orchestre cessera de jouer en octobre 1944. Alors que les nazis commencent l'évacuation des camps de l'Est et initient les Marches de la mort, les musiciennes de Birkenau sont envoyées, par train, à Bergen-Belsen. Leurs bonnes conditions physiques et psychiques leur permettront d'endurer la famine et la promiscuité. Sur les 40 membres de l'orchestre, 38 ont survécu à la Shoah.

16-17 JUILLET 1942 : LA PLUS GRANDE RAFLE DE JUIFS EN FRANCE

Le 16 juillet 1942 à l'aube, quelque 4 500 policiers français procèdent à l'arrestation d'un très grand nombre de Juifs étrangers vivant à Paris, à la suite de discussions entre les Allemands et les autorités de Vichy. Plus de 11 000 Juifs sont arrêtés et confinés, pour la plupart, au Vélodrome d'Hiver, dans des conditions de promiscuité extrêmes. L'eau, la nourriture et les installations sanitaires font cruellement défaut. En une semaine, ils sont plus de 13 000, dont plus de 4 000 enfants. Le 16 juillet 1942, la famille Polakiewicz, domiciliée au 43

rue Vieille du Temple, dans le 3^e arrondissement, se voit proposer par un policier compatissant l'opportunité d'échapper à la grande rafle des Juifs de Paris. Mais pensant qu'il leur serait favorable de se soumettre aux autorités, ils se présentent au commissariat. Une fois à l'intérieur du Vel d'Hiv et à mesure que l'horreur de la situation se dessine, ils réalisent leur erreur, qui s'avèrera fatale. Rachel, leur fille aînée, 20 ans à l'époque, écrit une lettre à leur voisine, madame Sebbane durant la première journée de leur détention au Vel d'Hiv :



Lettre de Rachel Polakiewicz du 16 juillet

Lettre de Rachel Polakiewicz : 16 juillet 1942, Vélodrome d'Hiver

Paris, le 16 juillet
Chers tous,
Quelques mots pour vous dire que nous sommes tous au Vel d'Hiv (Vélodrome d'Hiver), y compris Mme Zonszajn. Nous sommes tous assis tout autour, sur les fauteuils comme au spectacle, mais ce sont nous les artistes. Inutile de vous dire que c'est archi-plein. Nous sommes tous dans une situation peu enviable. Il y a un remue-ménage, je ne vous dis que ça, avec tous ces enfants, il y en a qui se perdent, il y a des malades, et on ne s'entend presque pas. Nous



Passage du 43, rue Vieille du Temple au 6, rue des Guillemites

avons tous un mal de tête fou. Nous venons de « dîner » et nous essayerons de nous reposer un peu. On va dormir debout, quoi ! On ne sait pas combien de temps on restera ici, en tout cas, pour la 1^{ère} journée, j'en ai marre, marre. Je ne fais que pleurer, je ne crois pas que ça me serve à quelque chose, mais c'est plus fort que moi... Mon pauvre Armand qui avait l'habitude d'avoir presque tous les jours une carte de moi, je ne crois pas pouvoir lui écrire. Lorsque nous aurons une adresse stable, vous m'enverrez ses cartes car il va certainement continuer à m'écrire. Enfin, on verra ça plus tard, pour le moment, faites un peu attention chez nous, ce que vous pourrez prendre, prenez-le, fouillez partout, vous trouverez bien des choses à manger. Je finis, j'ai le cœur bien gros. Ce soir je ne pourrai pas monter chez vous. Tout le monde vous embrasse bien. De gros baisers de ma part à vous tous et à Maurice que je n'ai pas vu avant de partir. Votre amie pour toujours. Rachel

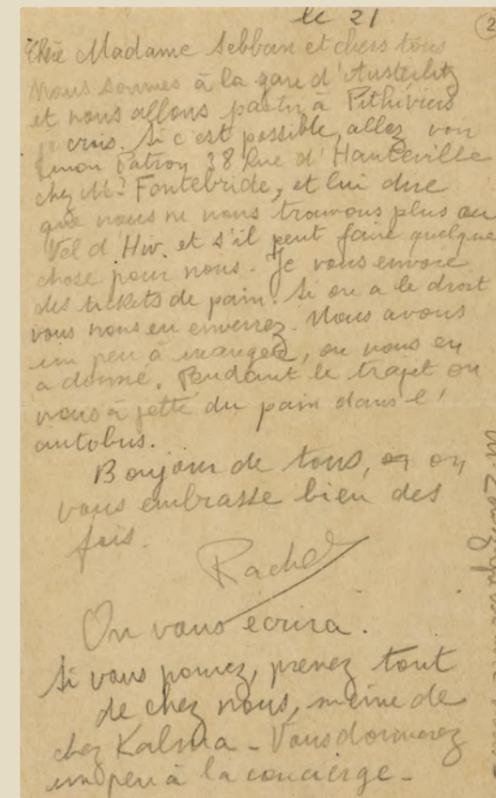
Le lendemain, le 17 juillet, les conditions épouvantables de l'incarcération au Vélodrome d'Hiver commencent à faire des victimes. Du fait du manque de nourriture, d'eau et d'installations sanitaires, de la chaleur étouffante, du désespoir croissant et de l'indifférence manifestée par ses co-détenus, Rachel se blesse et n'est plus en état de marcher. Elle envoie à madame Sebbane une deuxième lettre, polie et pleine d'excuses, dans laquelle il apparaît clairement qu'elle a décidé de veiller sur ses proches. Elle demande notamment du pain et un biscuit pour la petite Liliane Zonszajn, sa voisine de 3 ans.

Lettre de Rachel Polakiewicz : 17 juillet 1942, Vélodrome d'Hiver

Paris le 17
Chers tous,
Encore quelques mots pour vous dire que nous sommes toujours au Vel d'Hiv. Cette nuit, nous nous sommes allongés par terre, mais il y avait un va-et-vient continu, quelqu'un m'a marché sur les pieds et il m'a bien arrangée. Je ne peux presque pas marcher, mon

Le 19 juillet 1942, commence le transfert des Juifs du Vel d'Hiv vers les camps de concentration ou de transit à l'extérieur de Paris. Sous escorte policière renforcée, les familles sont conduites à la gare d'Austerlitz, puis dans des camps du Loiret. Les Polakiewicz et les Zonszajn sont internés à Pithiviers. Rachel écrit une dernière lettre, plus courte, à madame Sebbane pour la

petit doigt est tout en sang. Enfin, ce n'est rien à côté de notre bien triste situation. Nous n'avons plus grand-chose à manger et nous manquons de pain surtout, et avec ça, combien de temps resterons-nous ici ? Je vous assure qu'on croit rêver, ce n'est pas possible qu'une chose aussi horrible nous est [sic] arrivée et pourtant c'est la triste vérité. On entend de temps en temps des cris de femme, ça nous donne la chair de poule. Madame Sebbane [sic], si vous pouvez nous envoyer quelque chose, vous serez bien gentille, ça nous embête de vous le demander car nous savons que vous avez assez de dérangements sans ça. Mon père aussi se fait du mauvais sang et il vous demande de bien vouloir passer chez son patron et lui expliquer son cas. Vous direz que nous nous trouvons tous ici... Nous n'avons plus de pain et impossible de nous en procurer. Je vous envoie des tickets, si vous pouvez trouver des petits gâteaux pour Liliane. Sur le colis, mettez votre adresse de retour car si on n'est plus là, qu'on puisse vous le retourner. Tout le monde vous embrasse bien des fois. Bonjour aux voisins et à la concierge.



Lettre de Rachel Polakiewicz du 17 juillet

De bien gros baisers pour vous tous, Rachel. Si vous pouvez, envoyez-moi quelques cartes interzones et quelques enveloppes. Merci Si je n'attrape pas une maladie de cœur, je serai en fer.



Entrée du Vel d'Hiv

UN PROFESSEUR ENGAGÉ

Cette année, Clément Huguet, professeur d'histoire-géographie de l'Académie de Versailles, a initié un projet sur l'histoire de la Shoah avec sa classe de 3e. Depuis 4 ans ses élèves s'attèlent à rédiger les biographies des 1 310 déportés du convoi 77 pour Auschwitz, du 31 juillet 1944. Cette année, ils y ont associé l'histoire locale en retraçant le parcours des Justes d'Athis-Mons dans un ouvrage récemment publié, dont ceux d'Armandine Langlais, André et Renée Charpentier, qui ont sauvé d'une mort certaine la famille Pelta. Ce roman graphique allie récit historique et démarche artistique

des élèves, qui, par leur réflexion et leur imagination ont exprimé leurs émotions face à cette sombre période - douleur, peine, absence, disparition - à travers des dessins, des textes... Les personnes sauvées et les descendants des Justes d'Athis-Mons ont répondu présents à leur invitation de revenir sur les actes de leurs aïeux. Une transmission orale qui permet aux jeunes générations d'appréhender l'indicible et de comprendre qu'il a parfois fallu désobéir pour sauver des vies. « Après une enquête s'appuyant sur de multiples documents d'archives, nos élèves ont rédigé la merveilleuse histoire, empreinte d'humanité, de



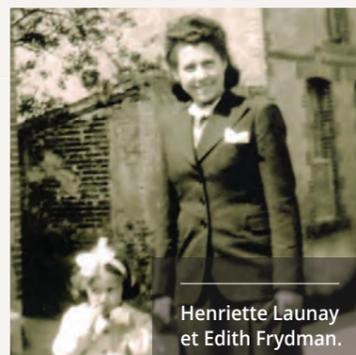
solidarité et d'espoir, de 'ces lumières dans la nuit' », note Clément Huguet. Un vidéaste a suivi les élèves dans leurs recherches et leurs interrogations, donnant vie à un documentaire sur leurs enjeux individuels et collectifs. Le but de cette action pédagogique : faire réfléchir les jeunes générations aux dangers du racisme, de l'antisémitisme et de l'obscurantisme.

Clément Huguet a prévu de suivre un séminaire à l'Ecole Internationale pour l'enseignement de la Shoah à Jérusalem.

LES MOTS DE LA RÉSISTANCE

Les mots de la Résistance' est un itinéraire éducatif proposé par le Conseil général du Maine-et-Loire qui permet un travail combinant l'histoire, le français, les arts plastiques et l'éducation aux médias. Deux classes de 3e du collège Jean Bosco de Saint-Macaire-en-Mauges (Maine-et-Loire) ont travaillé sur le sauvetage d'Edith Muflarz, née Frydman, bébé sous l'occupation et de sa mère Mireille - immigrée de Pologne en 1933. Henriette Bochereau Launay et sa mère ont accueilli la fillette alors que Mireille retournait travailler à Paris, et que les Allemands étaient installés dans le village de Saint-André-de-la-Marche où la délation était courante. Grâce au Comité français pour Yad Vashem, Françoise Pohu professeure

d'histoire-géographie et Karine De Ternay documentaliste, ont contacté Edith qui vit désormais en Israël et Henriette Launay, qui, à 100 ans, livrera son dernier témoignage avant de s'éteindre. Les élèves ont pu consulter de nombreuses archives pour ensuite créer une brochure numérique retraçant ces parcours de vie. Une visioconférence a également été organisée entre les élèves, Henriette 'résistante des Mauges' et Edith. Comprendre l'engagement des résistants locaux face à la répression nazie ; approfondir les connaissances des élèves sur la Seconde Guerre mondiale et la Shoah ; appréhender la réalité sur le terrain en découvrant les récits de témoins directs, tels sont les



Henriette Launay et Edith Frydman.

objectifs d'une telle action pédagogique. Quarante-sept ans après la guerre, Edith a entamé des démarches auprès de Yad Vashem pour rendre hommage à Henriette et sa mère, reconnues Justes en 2002. Elle aidera à son tour d'autres enfants cachés à honorer leurs sauveurs en intégrant pendant quelques années l'équipe des bénévoles du Comité, avant de s'installer en Israël.

EN BREF

EXPO DÉSOBÉIR POUR SAUVER

L'Office National des Anciens Combattants, en partenariat avec le Comité français pour Yad Vashem, a mis à la disposition du village Saint-Julien-de-Toursac l'exposition "Désobéir pour sauver" qui rend hommage aux gendarmes et policiers nommés Justes parmi les Nations. Un autre regard sur les forces de l'ordre pendant l'Occupation, sans pour autant gommer le zèle de certains, qui a conduit à la déportation et à la mort des milliers de Juifs.

Le 22 mai dernier, les habitants se sont ainsi rassemblés pour l'inauguration. Au programme : les allocutions du député Vincent Descoeur, du maire Denis Sabot et du délégué du Comité Simon Massbaum ; la lecture du poème *Le Badge* et l'hymne national français. Le maire, réserviste citoyen de gendarmerie, a rappelé que sa commune n'avait pas été épargnée par les rafles et les déportations. Laurent Barraja, commandant de gendarmerie a quant à lui insisté sur



Exposition "Désobéir pour sauver" à Saint-Julien-de-Toursac le 22 mai 2021

le fait que "l'histoire est un éternel recommencement" et s'est réjoui que "cette exposition qui a la vertu de montrer aux plus jeunes ce qui a été fait par des Justes, peut les inspirer. Selon lui, "ce devoir d'humanité devrait être enseigné à toutes les générations".

LE DÉCÈS D'UNE GRANDE DAME DE LA MÉMOIRE



Edith Moskovic

Edith Moskovic, 90 ans, est décédée le 8 juin dernier à Montpellier. Née le 12 août 1931 en Hongrie, elle s'exile en 1935 à Bruxelles avec sa famille, avant de s'installer en région occitane en 1940. Fin 1941, avec ses 7 frères et sœurs, elle est arrêtée, "sortie du lit par la police française sans explications", et internée à Récebédou un camp de Haute-Garonne. "On avait des poux, la gale... Les wagons à bestiaux nous attendaient. Dès lors, on nous a volé notre enfance à tous." Aidés par des gardiens - soudoyés

par un peu d'argent -, ils parviennent à s'évader pour rejoindre la ligne de démarcation en Picardie et revenir à Bruxelles où ils retrouvent leur maison dévastée. En 1942, son père place ses 8 enfants dans différentes familles. Édith se retrouve enfermée à clé dans un grenier, dans le noir. La fillette de 11 ans ne sait "combien de temps cela a duré". Elle se souvient seulement avoir été libérée un matin et reçu une nouvelle identité. Elle est alors envoyée dans une institution catholique pour handicapés mentaux en Belgique, dirigée par l'infirmière Renée Jacqmotte, qui sera reconnue Juste parmi les Nations. Elle retrouvera toute sa famille après la guerre. Devenue secrétaire médicale, elle s'installe à Montpellier où elle se marie et fonde un foyer. Après avoir enfoui dans sa mémoire ses souvenirs de la Shoah, sa parole se libère alors qu'elle prend sa retraite, en 1998. Dès lors,

elle n'a de cesse de témoigner dans des classes de collégiens et lycéens, ou lors de voyages à Auschwitz. Déléguée en Languedoc-Roussillon du Comité français pour Yad Vashem, Edith Moskovic a été décorée de la Légion d'honneur en 2009 et de la médaille d'honneur de Zakhor pour la Mémoire en 2007. "Soyez vigilants, faites preuve de tolérance, d'altruisme et d'humanisme", se plaisait-elle à répéter inlassablement aux jeunes générations. "Avant de réussir dans la vie, essayez de réussir votre vie".

DATE A RETENIR

Mardi 7 décembre 2021

DÎNER DE SOUTIEN ANNUEL
DU COMITE FRANÇAIS POUR
YAD VASHEM

Pierre-François Veil, président, et son
équipe seront heureux de votre présence.
Grand Hôtel Intercontinental Paris IX.

LA RÉOLUTION D'UN MYSTÈRE, VIEUX DE 80 ANS

Yad Vashem a levé le voile sur une paire de boucles d'oreilles, après 80 ans d'errance.

A Beregsaz (Berehove) en Hongrie, comme dans nombre d'autres ghettos d'Europe pendant la Shoah, les Juifs devaient remettre leurs objets de valeur aux Allemands, sous peine d'être exécutés immédiatement. C'est ainsi que Zisso a confié une paire de boucles d'oreilles à son voisin de 17 ans, Eliezer Smilovits, pour qu'il les enterre.

En mai 1944, le ghetto est liquidé. Tous les Juifs - dont Zisso, Eliezer et leurs familles - sont déportés à Auschwitz. La plupart périront dès leur arrivée. Eliezer et son frère aîné Zeev sont transférés à Monowitz-Buna, un sous-camp d'Auschwitz, pour travaux forcés. Vers la fin de la guerre, ils partent pour une marche de la mort en direction de Mauthausen. Zeev ne survivra pas, mais Eliezer sera libéré début mai 1945. Avec sa sœur cadette, Sheva, ils seront les seuls des 9 membres de la famille Smilovits à avoir survécu à la Shoah. Après la guerre, Eliezer retourne à Beregsaz. Là, il retrouve, intacte, la paire de boucles d'oreilles qu'il conservera sa vie durant en souvenir de Zisso et sa famille, assassinés.

Avant de mourir, il demande à son petit-fils de les remettre à Yad Vashem. Quand ils reçoivent les boucles d'oreilles, les experts de l'institution commencent leur travail d'analyse. Qui était exactement Zisso ? Que lui est-il arrivé ? Un autre membre de sa famille aurait-il survécu ? Avec le bijou, se trouve une note écrite par



Yosef Weiss, sa femme et leurs sept enfants, avant la Shoah

Eliezer, contenant des détails sur la jeune fille : on y apprend les prénoms de ses deux sœurs et le fait que son père était le shamash (gardien) de la Grande Synagogue de Beregsaz. Néanmoins, nulle trace de leur nom de famille.

Les chercheurs parcourent la base centrale de données des noms des victimes de la Shoah de Yad Vashem pour tenter d'identifier des habitants de Beregsaz, contactent des rescapés de la Shoah de la ville, se tournent aussi vers divers historiens de Hongrie. A force de recherches, ils découvrent une photo de famille sur un site Internet de la communauté juive des Carpates, avec la légende suivante : "Yosef Weiss, shamash (gardien) de la Grande Synagogue." On l'y voit avec sa femme, 3 filles et 4 fils. Yad Vashem contacte alors Tibor, le petit-fils de Yosef qui est l'auteur de la publication.

Zisso était en fait Magdalena Weiss, la plus jeune de 7 enfants de Yosef et Amalia Weiss, installés à Beregsaz. Un an environ avant la déportation des Juifs du ghetto, Yossef meurt. Son

fils, Nandor-Shmuel (le père de Tibor) prend sa suite en tant que shamash de la Grande Synagogue avant que tous les membres de la famille Weiss ne soient déportés à Auschwitz. Nandor-Shmuel sera le seul survivant. Grâce au minutieux travail d'enquête du département des objets de Yad Vashem, l'histoire de la jeune fille et sa famille est désormais reconstituée. Les boucles d'oreilles qu'Eliezer a conservées toutes ces années constituent l'une des seules preuves tangibles qui attestent de l'existence de Magdalena (Zisso).



Les boucles d'oreilles qui ont appartenu à Zisso Weiss avant la Shoah



YTZHAK ARAD (1926-2021)

Yad Vashem déplore le décès de son ancien président, un historien, résistant et survivant de la Shoah.

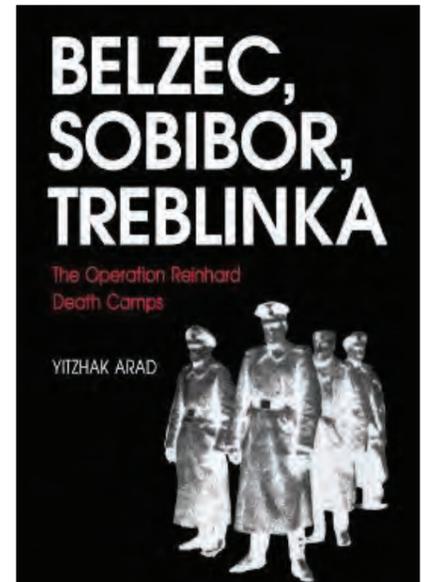
Né Ytzhak Rudnicki en Pologne en 1926, Ytzhak Arad perd ses parents dans la Shoah. Lui, réussit à échapper à un raid allemand et se faufile dans le ghetto de la ville où il est embauché dans un entrepôt de munitions. Il commence à faire de la contrebande d'armes et aide à la création d'un mouvement de résistance au sein du ghetto. En février 1943, à 16 ans, il fuit dans la forêt voisine et s'illustre auprès des partisans soviétiques, ce qui lui vaudra la plus haute distinction partisane.

En décembre 1945, il immigre en Eretz Israël et sert dans les Forces de défense israéliennes, dont il prend sa retraite en 1972 en tant que général de brigade. Il enseigne alors l'histoire juive à l'Université de Tel-Aviv.

Ytzhak Arad a présidé le comité directeur de Yad Vashem pendant 21 ans (1972-1993) et restera associé à l'Institution jusqu'à ses derniers jours, en tant que vice-président du conseil. Ses recherches sur la Seconde Guerre mondiale et la Shoah ont fait l'objet de nombreuses publications, principalement en hébreu, anglais et russe. Il a notamment écrit abondamment sur la Shoah dans l'ex-Union soviétique, ainsi que sur l'Opération Reinhard dans les camps de Belzec, Sobibor et Treblinka.

Son successeur et ancien président de Yad Vashem, Avner Shalev a fait part de sa tristesse d'avoir « perdu un ami proche, une personne qui m'a tant appris et avec qui j'ai tissé de nombreux rêves... un homme qui personnifiait la force de vie et le pouvoir de la mémoire. » Le grand rabbin Israel Meir Lau, président du conseil de Yad Vashem a rendu hommage à un « homme noble et honnête, un partisan juif originaire du ghetto de Varsovie, qui... a travaillé avec diligence pour commémorer la Shoah. Et Ronen Plot, actuel président du comité directeur par intérim de Yad Vashem d'ajouter : "Chaque adieu à un survivant de la Shoah nous rappelle que le travail du souvenir repose plus encore sur nos épaules."

Quant à l'historien Serge Klarsfeld et son épouse Béate, ils se sont déclarés « très peinés d'apprendre la mort d'Ytzhak Arad que nous connaissions depuis 50 ans. Il nous avait apporté l'appui de Yad Vashem dans notre action contre Lischka, Hagen, Barbie... Il était l'ultime représentant de cette poignée de survivants sublimes qui avaient combattu les nazis les armes à la main et les ennemis de l'indépendance d'Israël, et qui avaient construit la mémoire de la Shoah



par le livre et par la pierre. Sa perte est irréparable mais il ne sera jamais oublié ».

Yad Vashem présente ses plus sincères condoléances à ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

L'équipe de Yad Vashem tient à vous faire part du décès du regretté

GABRIEL TAMMAN

et adresse toutes ses condoléances à son épouse Angèle-Lina et à ses enfants, Salomon, David et Yossef.

ROSH HASHANA ET KIPPOUR 1940 AU CAMP DE SAINT-CYPRIEN

En 1943, deux pages de prières extraites de la liturgie de Yom Kippour (Jour du Grand Pardon) sont remises à Yad Vashem : une version ronéotypée d'un document manuscrit, utilisé pendant la Shoah dans le camp de Saint-Cyprien. Il appartenait à Ludwig Friedmann, un réfugié allemand qui avait fui en Belgique dès le déclenchement de la guerre. Ce résumé de deux pages des prières de Yom Kippour témoigne des efforts des leaders religieux, dans les camps de détention français, pour soutenir le moral des déportés dans les moments difficiles qu'ils ont pu traverser.



En mai 1940, alors que les Allemands envahissent la Belgique, les autorités belges raflent des citoyens allemands et autrichiens, juifs pour la plupart. Les détenus sont déportés dans un train portant l'inscription bien lisible : "Cinquième colonne". A chaque gare traversée, le train est criblé de pierres et d'objets divers ; les citoyens belges empêchent l'accès au train aux fonctionnaires de la Croix-Rouge venus apporter de l'eau et les premiers secours. Les détenus sont envoyés, dans le sud de la France et internés dans le camp de Saint-Cyprien. Grâce à un témoignage du rabbin Léo Ansbacher, un réfugié allemand déporté de Belgique vers la France, transféré au camp de Saint-Cyprien, il est possible d'avoir un aperçu du camp, à l'automne 1940, en cette période des Jours redoutables (les 10 jours qui séparent le Nouvel An juif du jour du Grand Pardon) : après la mort d'un descendant de la dynastie hassidique de Tszanz, le commandant du camp français, Le Clerc, généralement cruel envers les prisonniers, accepte une rencontre avec les dignitaires religieux du camp et le leader de la communauté juive de Perpignan, pour organiser l'enterrement dans le cimetière juif de la ville.

L'émotion d'un leader culturel

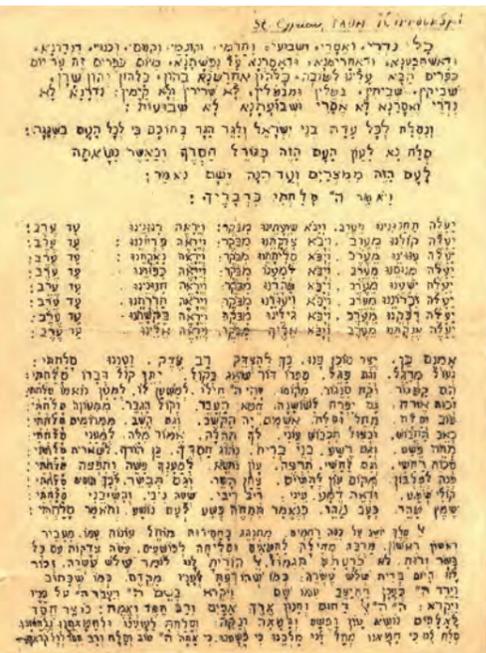
Léo Ansbacher raconte comment, lors de la réunion, le responsable de la communauté : "... a fondu en larmes et pleuré comme un enfant. Il a tourné une clé et ouvert un tiroir. 'Voici mon bien le plus précieux : le rouleau de Torah rapporté de Pologne par mon père. J'ai entendu dire que vous aviez du mal à vous organiser pour la prière, alors je voudrais vous donner cette Torah.' - et pour que le miracle soit complet, alors qu'il soulevait le rouleau de la Torah, que se trouvait-il en-dessous ? Un Shofar - et nous qui nous cassions les méninges pour sonner le Shofar pour le Nouvel An..." Plus tard, il décrit les prières à l'occasion de la Nouvelle Année juive : "... ici, sur cette terre de Saint-Cyprien, Rosh Hashanah (le Nouvel An juif 5701 - les 3 et 4 octobre 1940) restera à jamais comme un événement inoubliable. En ce matin de fête, nous nous tenions sous un ciel dégagé, des milliers de personnes unies dans un même destin, une simple chorale dirigeait l'assistance, puis le "sermon". A ce moment, nous avons tous prié d'une seule et même âme, une voix unique s'élevant vers Dieu de mille cœurs.

Voilà ce qu'ont ressenti, et plus encore, ceux qui étaient présents, en ce matin d'octobre.
 "... Le premier jour de Rosh Hashanah, le commandant Le Clerc s'est rendu aux prières. Je me suis exprimé à moitié en allemand, à moitié en français, et depuis ce jour, son attitude à notre égard a changé... Le jour de Kippour cette année-là... pendant la prière de Neilah (clôture), j'ai fait en sorte que Le Clerc comprenne que les prisonniers étaient des "êtres humains" et non pas une "cinquième colonne" et que nous devions être traités avec respect. Il a alors commencé à se comporter avec moins de cruauté... Mais pendant les fêtes de Souccoth (la fête des cabanes - le 16 octobre 1940) le camp a été inondé et nous avons été évacués vers le camp de Gurs."

Se raccrocher aux traditions

Les activités religieuses et sociales initiées par les leaders culturels de Saint-Cyprien se poursuivent au camp de Gurs. Le rabbin Ansbacher et d'autres prisonniers créent le CCA (Comité central d'assistance) pour gérer les malades, l'éducation, la vie religieuse et l'apprentissage de la Torah. Les Shabbats et jours fériés, des prières collectives sont organisées et le rabbin délivre souvent des *Divrei Torah* (discours religieux) réconfortants. Mordechai Ansbacher, frère du rabbin, le docteur Pinchas Rotschild et Louis Zuckerman, connaissances d'avant-guerre, figurent parmi les membres actifs du CCA. En 1941, avant les fêtes de la Pâque juive (Pessah) au camp de Gurs, Léo Ansbacher raconte comment ils

ont pu reconstituer une Haggadah de Pessah. Il existe un certain nombre de copies ronéotypées de la Haggadah - l'une d'elles est conservée dans la collection d'objets de Yad Vashem. Sur la couverture intérieure, se trouve une illustration représentant le rabbin Ansbacher lors du service de Yizkor (prière commémorative pour les défunts) le dernier jour de Pessah. L'écriture du Mahzor de Kippour de Saint-Cyprien est identique à celle de la Haggadah de Pessah de Gurs, rédigée par Louis Zuckerman. En 1942, avec le début des déportations vers les camps de la mort, une nouvelle ère s'installe dans les camps - les prisonniers comprennent alors que leur temps est compté. Le rabbin Ansbacher est exfiltré clandestinement du camp. Certains trouveront d'autres moyens de s'échapper et de quitter la France. Ludwig Friedmann sera capturé lors d'une tentative d'évasion et déporté à Auschwitz en août 1942, où il sera assassiné. Son fils, Martin, conservera le Mahzor de Kippour avec lequel son père avait prié. Ces pages de prières sont la preuve tangible des efforts des prisonniers de camp pour se raccrocher à leurs traditions, afin d'y trouver réconfort et force spirituelle, en ces temps d'incarcération effroyable dans les camps d'internement français. Créée en 1939, Saint-Cyprien possède 364 barraques sur 4 îlots. Parmi ses détenus : des ressortissants allemands, des Juifs apatrides, des Espagnols... En décembre 1940, les prisonniers seront transférés au camp de Gurs.



Collection d'objets de Yad Vashem
Don de Martin Friedman, Norwich, Angleterre

Président du Comité Directeur : Ronen Plot
 Directeur Général : Dorit Novak
 Président du Conseil : Rav Israel Meir Lau
 Vice-Présidents du Conseil : Dr. Ytzhak Arad z"l, Dr. Moshé Kantor, Prof. Elie Wiesel z"l
 Historiens : Prof. Dan Michman, Prof. Dina Porat
 Conseillers scientifiques : Prof. Yéhuda Bauer
 Editrice du Magazine Yad Vashem : Iris Rosenberg
 Directeur des Relations Internationales : Haim Gertner
 Directrice du Bureau francophone et Editrice du Lien Francophone : Miry Gross
 Editrice associée : Nathalie Blau
 Participations : Corinne Melloul, Françoise Tordjemann
 Photographies : Itzhik Harari, Erez Lichtfeld
 Conception graphique : Studio Yad Vashem
 Publication : Yohanan Lutfi
 Photo de couverture : Les 60 ans du procès Eichmann, salle d'audience (Archives de Yad Vashem)

Miry Gross, Directrice des Relations avec les pays francophones, la Grèce et le Benelux
 POB 3477 - 91034 Jérusalem - Israël
 Tel : +972.2.6443424, Fax : +972.2.6443429
 Email : miry.gross@yadvashem.org.il
 Comité Français pour Yad Vashem
 33 rue Navier - 75017 Paris - France
 Tel : +33.1.47209957
 Email : yadvashem.france@wanadoo.fr
 Association des Amis Suisses de Yad Vashem
 CIG- 21 Avenue Dumas - 1208 Genève - Switzerland | Tel : +41.22.8173688, Fax : +41.22.8173606 | Email : jhg@noga.ch



WWW.YADVASHEM.ORG

SHANA TOVA !
 L'ÉQUIPE DE YAD VASHEM
 SOUHAITE À TOUS SES AMIS
 DE BONNES FÊTES DE TISHRI.

SE SOUVENIR DU PASSÉ POUR FORGER L'AVENIR

Depuis son institution par le droit israélien en 1953, Yad Vashem répond aux missions qui lui ont été fixées. A savoir, la commémoration et l'enseignement de la Shoah. Mais sans vous, son travail ne peut s'accomplir. Ce n'est qu'avec votre soutien que Yad Vashem peut perpétuer les leçons de la Shoah, faire office de boussole morale pour l'humanité et ainsi lutter contre l'obscurantisme et les dérives raciales.

FAIRE UN DON

Aidez-nous à préserver la mémoire de la Shoah en nous apportant votre contribution.

Tous les dons sont les bienvenus.

Ci-dessous, nos coordonnées bancaires :

Nom du compte : Yad Vashem

Agence : 685

Numéro du compte : 20500/86

Banque : Bank Leumi

SWIFT BIC CODE (8 or 11 unités) :

LUMIILITXXX

IBAN : IL550106850000002050086

Vous êtes également invités à contacter Miry Gross, directrice du Bureau francophone des Relations internationales :

miry.gross@yadvashem.org.il



FAIRE UN LEGS

Pour ceux qui ne peuvent nous aider de leur vivant, il existe également la formule des dons posthumes. Le service dons et legs de l'Etat d'Israël repose sur la convention bilatérale conclue entre les gouvernements français et israéliens, qui accorde l'exonération totale à l'Etat d'Israël en matière d'impôt sur les dons et successions. Lorsqu'un testament est attribué à Yad Vashem par le biais de l'ambassade d'Israël à Paris, l'Etat ne se rémunère pas, mais a en charge le versement des fonds, contrôle les projets mis en place et vérifie qu'ils sont conformes à la volonté du testateur. Les donateurs, souvent sollicités de leur vivant, savent ainsi que leurs legs qui reviendront à Yad Vashem après leur « 120 ans » contribueront avec efficacité à pérenniser les missions clés et primordiales de l'institution.

Vous pouvez prendre contact avec Miry Gross, directrice du Bureau francophone des Relations internationales de Yad Vashem : miry.gross@yadvashem.org.il, ou avec le service des legs de l'ambassade d'Israël à Paris :

Apotropous4@PARIS.MFA.GOV.II

Le devoir de mémoire de Yad Vashem repose sur des travaux de recherche, la collecte, la restauration et la conservation d'objets d'époque, la gestion de fonds d'archives (documents, photographies), la maintenance de musées d'art et d'histoire, de sites de mémoire comme la Crypte du souvenir, le jardin des Justes ou la Vallée des communautés, et le travail pédagogique de son Ecole internationale pour l'enseignement de la Shoah. Tout un panel d'activités qui nécessitent des ressources humaines, techniques et financières.

Yad Vashem s'emploie à honorer le souvenir des disparus. Le regard que l'institution porte sur le passé constitue la clé pour le monde tolérant et humaniste qu'elle souhaite laisser aux générations de demain. Aidez-nous, dès aujourd'hui.

“L'oubli, c'est l'exil, mais la mémoire est le secret de la délivrance” (Baal Shem Tov)